



LAUREN OWEN

**LE CLUB
AEGOLIUS**

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Angleterre, 1892. Après avoir quitté son Yorkshire natal pour suivre des études à Oxford, James Norbury, un jeune et timide aspirant poète, décide de s'installer à Londres, où il fait une rencontre qui va bouleverser sa vie. Une nuit, il disparaît sans laisser de trace. Ébranlée, sa sœur Charlotte quitte le manoir familial, bien déterminée à le retrouver.

Dans la ville lugubre qui l'accueille, elle découvre un monde secret et à la marge, peuplé de personnages et de créatures : une ancienne funambule devenue justicière ; des gamins des rues à l'âme ancienne ; le glaçant "Docteur Couteau", et bien d'autres encore.

La réponse à la disparition de James semble se trouver derrière les portes d'une mystérieuse institution : le club Aegolius, dont les membres incluent les dandys et gentlemen les plus dangereux d'Angleterre... Accompagnée d'un duo de chasseurs hors du commun et d'un millionnaire américain, Charlotte réussira-t-elle à sauver son frère d'un mal dont elle ne parvient pas elle-même à comprendre les diaboliques mécanismes et les terribles conséquences ?

Porté par une langue parfaitement ciselée et un classicisme gothique tout victorien, *Le Club Aegolius* regorge de merveilleuses inventions, tout en jouant sur les différents composants et codes de l'imaginaire vampirique et horrifique.

Comme Charlotte et James, Lauren Owen a grandi dans le Yorkshire, où elle vit toujours. Elle a étudié la littérature victorienne et l'écriture créative à Oxford, et a reçu le prix Curtis Brown. En 2017, elle a achevé son doctorat de littérature anglaise par une thèse portant sur les vampires et le gothique. Le Club Aegolius est son premier roman.

Roman traduit de l'anglais par Emmanuelle Ertel

Illustration de couverture : D. R.

ACTES SUD

LE CLUB AEGOLIUS

“Exofictions”

Titre original :
The Quick
Éditeur original :
Penguin Random House, Londres
© Lauren Owen, 2014

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-15511-7

LAUREN OWEN



Le Club Aegolius

traduit de l'anglais
par Emmanuelle Ertel

ACTES SUD

pour mes parents



EXTRAIT DE *CLUBS DE LONDRES*
DU COMMANDANT SAMUEL HOBBS (1890)

Quelques mots à propos de l'Aegolius, qui a le douteux honneur d'être le club le plus mystérieux de Londres. La nature et les affaires de l'Aegolius, connues de ses seuls initiés, font l'objet d'un profond secret. Les fenêtres du club sont à jamais obscurcies ; on ne voit que rarement ses membres pénétrer ou quitter les lieux et – parmi les faits les plus étranges – il semble dépourvu du moindre domestique.

Les bulletins de l'Aegolius remontent à l'an 1705, même si son existence date probablement de bien plus longtemps. Le club ne s'est jamais distingué par aucune inclination artistique, littéraire ou politique particulière. Il n'a jamais atteint non plus les sommets de la mode, à la différence de White ou de Boodle. Nonobstant, et ce malgré son caractère confidentiel, l'Aegolius a toujours joui d'une grande réputation pour sa respectabilité. Il est de notoriété publique que ni le jeu ni la consommation de stupéfiants ne se sont jamais vus autorisés en son sein, et que ses membres originels n'ont jamais été accusés des excès déplorables attribués aux "Hawkabites", "Mohocks", et autres gens de leur acabit.

L'adhésion requiert un abonnement annuel de trente guinées, une somme exubérante versée avec une parfaite équanimité par les hommes de l'Aegolius (qui, jusqu'environ la moitié du siècle présent, venaient exclusivement des familles les plus anciennes et les plus illustres du pays).

Depuis 1830 à peu près, l'enceinte du club se situe dans Ormond Yard, à proximité du parc de St James. Le processus d'élection pour devenir adhérent est d'une difficulté

extraordinaire, et le nombre de membres du club limité à cinquante-deux (aujourd'hui, celui-ci est significativement plus bas). Le club n'a jamais dérogé à cette restriction, pas même pour les candidats les plus augustes.

On raconte qu'en 1785 le prince de Galles insista pour se joindre aux rangs de l'Aegolius, bien qu'à cette époque il n'y eût aucune place libre. Après une conversation avec le président du club, le prince (au grand étonnement de ceux qui le connaissent) condescendit à accepter une simple adhésion honorifique. Certains affirment que la découverte de l'absence d'une cave à vin constitue l'explication secrète à l'origine de la capitulation du prince. D'autres maintiennent que c'est le menu du club qui le persuada. Quelle que soit la vérité en la matière, il est certain que la décevante cuisine servie au club est proverbiale. "Je préférerais dîner à l'Aegolius" relève, aujourd'hui encore, de l'une des critiques les plus sévères que l'on puisse adresser à n'importe quel club, café ou restaurant.

L'Aegolius n'autorise que rarement, sinon jamais, la visite d'invités, et c'est principalement à cause de la stricte application de cette règle qu'il s'avère impossible de glaner ne fût-ce qu'un peu d'information sur les activités du club – quelles que ces dernières puissent être. Un plaisantin a suggéré que l'organisation ne possède aucun mystère, et que ses membres sont simplement des hommes se complaisant en d'inutiles dissimulations et camouflages. Peut-être s'agit-il là de la véritable réponse à l'énigme.

Première partie





Il y avait des chouettes dans la nursery quand James était enfant. La chambre était tapissée d'un papier peint dont le motif consistait en des branches entrelacées, sur lesquelles perchaient à intervalles réguliers de majestueux couples de parents chouettes au plumage vert en train de se courtoiser. Sous chaque paire se tenait un trio de jeunes chouettes blotties les unes contre les autres, entrouvrant légèrement leurs becs pointus, au milieu de grandes plantes vertes dotées d'épines et de minuscules fleurs blanches qui rappelaient à James des boutons de nacre, semblables à ceux ornant la robe dominicale de Charlotte. Seul dans la nursery, James croyait entendre les chouettes converser entre elles à voix basse, tels de petits singes, leurs serres ne cessant de racler les interminables branches vertes. Mais lorsque Charlotte s'y trouvait, elles se taisaient, parce qu'elle leur avait signifié que si elles ne se tenaient pas tranquilles, elle irait chercher sa boîte de peinture à l'eau et leur enlèverait les yeux.

La nuit, James entendait les vraies chouettes hululer à l'extérieur et les imaginait planer dans la pénombre. Parfois, on percevait le cri perçant et soudain d'un renard. D'autres fois, le bruit provenait de la maison elle-même, un son étouffé de craquement, comme si les murs soupiraient.

Souvent, il se glissait hors de son lit et empruntait le couloir pour se rendre dans la chambre de Charlotte. Celle-ci dormait toujours profondément : le visage enfoui dans l'oreiller, même si Mrs Rowley, l'intendante, répétait que c'était anormal et que Charlotte finirait morte étouffée l'un de ces jours.

James se faufilait sous les couvertures et s'allongeait à l'envers, la tête vers le bas du sommier, les pieds près du haut. Charlotte murmurait parfois et lui donnait des coups de pied sans conviction, puis se rendormait, et James faisait de même, les pieds appuyés contre le dos de Charlotte pour les réchauffer. Ils restaient dans cette position toute la nuit, serrés douillettement à l'instar de la paire de pistolets dans son étui molletonné de bleu que Papa gardait dans son bureau.

Lorsqu'arrivait le matin, James aimait se lever de bonne heure, ouvrir la fenêtre de la chambre de Charlotte et admirer le domaine du manoir d'Aiskew, qui s'étendait à perte de vue. De vastes pelouses côtoyaient des jardins bordés de sentiers et de vieux arbres imposants et enchanteurs – chênes, marronniers d'Inde, hêtres pourpres et bouleaux argentés. Entre les arbres se trouvaient deux buttes herbeuses. Il s'agissait des glacières, qui contenaient maintenant des outils de jardinage et un assortiment de différents objets.

De loin, les jardins conservaient l'illusion d'être soignés et bien entretenus, comme ils l'avaient été avant la naissance de James et de Charlotte. Longtemps auparavant, aux jours prospères, il y avait eu des employés pour veiller aux choses : des jardiniers et des assistants jardiniers, deux gardes-chasses et un charpentier. Une pompe à incendie, aussi, tirée par des chevaux. Aujourd'hui il ne restait plus que le vieux Griswold âgé de soixante-trois ans, au visage étrange et sombre. Il existait autrefois un jeune Griswold : le fils du jardinier, censé succéder à son père, mais qui à la place était parti dans des contrées lointaines et avait péri (en se battant contre les Ashanti, disait Ann, la femme de chambre. James pensait qu'il s'agissait peut-être des habitants du Sidh).

Après le départ de son fils, le vieux Griswold s'était retrouvé seul à mener un combat acharné mais vain contre les jardins. Il chassait les lapins à la carabine, mais ils revenaient, broutant les pelouses à loisir. Les énormes buissons de rhododendrons se mirent à prospérer sans frein, et dans le verger les arbres s'ensauvagèrent et les pommes devinrent la nourriture des merles.

À l'extrémité des jardins de la propriété, le terrain déclinait en pente abrupte, donnant une impression de bout du monde. En contrebas se trouvait un fossé rempli d'orties que l'on appelait le saut-de-loup. Au-delà s'étendaient des kilomètres de larges champs plats, verts et dorés au printemps, rouge-brun de terre en hiver. Il y avait des chênes, des moutons noirs qui paissaient et les ruines d'un petit temple grec, où autrefois les dames du domaine s'asseyaient pour apprécier leurs livres et leurs travaux d'aiguille. Une partie du toit s'était effondrée et les piliers paraissaient légèrement de travers. On ne pouvait plus s'y asseoir en sécurité.

Charlotte avait entendu Mrs Rowley dire que les villageois d'Aiskew considéraient comme un scandale le fait de négliger la propriété de la sorte. Auparavant, les habitants du domaine avaient toujours contribué à la vie du village : les enfants du catéchisme recevaient des bonbons ; parfois les dames du manoir apportaient des paniers aux villageois pauvres ou malades. Plus encore, il y avait toujours quantité de travail à la propriété : des bouches à nourrir, du linge à laver, des fenêtres à nettoyer, des chevaux à rentrer à l'écurie. C'était un lieu prestigieux, à l'époque. Aujourd'hui, il n'en restait quasiment rien. Tout le monde se demandait pourquoi le père de Charlotte et de James prenait même la peine de conserver la maison, puisqu'il ne s'en servait pas.

Charlotte pensait que si Maman avait toujours été en vie, alors Papa aurait habité avec eux, au moins une partie du temps, quand son travail le lui aurait permis, et les habitants du village se seraient montrés plus aimables. Dans l'état des choses, personne n'affectionnait beaucoup ni elle ni James. Même Mrs Rowley semblait préférer qu'ils soient ailleurs : dehors dans les jardins, à leurs leçons ou dans la nursery, n'importe où du moment qu'ils ne dérangent pas.

Lorsque Papa avait laissé Charlotte et James à Aiskew après la mort de Maman, il avait déclaré qu'il prendrait tous les arrangements nécessaires. Puis ils n'eurent plus de nouvelles de lui pendant longtemps. Finalement, il écrivit pour annoncer à

Mrs Rowley qu'il avait engagé une gouvernante. Il ajoutait qu'il contacterait Mrs Chickering, sa tante, qui se trouverait peut-être en mesure de séjourner un moment à Aiskew pour aider Mrs Rowley à mettre de l'ordre et rendre de nouveau les lieux confortables. Une fois tout cela accompli, peut-être serait-il lui-même en mesure de s'absenter de son travail assez longtemps pour revenir dans le Yorkshire et les voir.

Au début, tous – Charlotte et James, Mrs Rowley et Ann, et Mrs Scholes, la cuisinière – avaient l'habitude de parler comme si Mrs Chickering pouvait arriver d'un jour à l'autre. Mais des mois passèrent et elle n'apparut pas. C'était sa santé, disait Mrs Rowley, avec un certain mépris. Mrs Chickering ne semblait jamais assez forte pour voyager. Une année passa, puis une autre.

Avec Mrs Rowley, Ann et Mrs Scholes étaient les seules domestiques à Aiskew – à part Mr Griswold, qui comptait à peine. Toutes deux venaient de York et passaient une grande partie du temps blotties au chaud dans la cuisine, se plaignant de l'isolement de la maison, des bruines constantes et de la solitude de leur situation. Parfois il y avait une gouvernante pour Charlotte et James, mais ces dames ne restaient jamais très longtemps.

Aussi Charlotte faisait-elle de son mieux : il fallait se montrer courageux, expliquait-elle à James, et elle imaginait des épreuves qu'ils devaient surmonter – emprunter l'un des longs couloirs seul après la tombée de la nuit, ou maintenir la tête sous l'eau du bain pendant une minute. Ou encore – c'était la pire épreuve de toutes – s'enfermer dans le cabinet secret de la bibliothèque.

La bibliothèque regorgeait de trésors. Le cousin – le cousin très éloigné qui avait possédé le manoir avant eux – avait acquis des livres à une allure effrayante, ajoutant à une collection déjà étendue. Il n'y avait personne pour empêcher Charlotte et James de prendre ce qu'ils désiraient, de choisir et consulter n'importe quel vieux volume à la délicieuse odeur.

C'était également une très belle pièce : décorée d'un tapis rouge et d'un papier peint rouge et or sur les murs, ainsi que d'une magnifique cheminée de marbre gravée sur tout le tour d'un motif de vignes.

Le cabinet secret avait été ajouté à la demeure par le cousin. Celui-ci possédait de nombreuses idées romantiques et avait dépensé abondamment sur des vétilles. Une grande partie de la propriété et des terres arables avaient été vendues pour solder les dettes qui en avaient découlé, et le domaine s'en était retrouvé largement réduit, puis le cousin était mort en Italie, de chagrin ou d'autre chose.

Le cousin avait imaginé que le cabinet secret conférerait un air plus ancien à la maison, mais la raison qui l'avait motivé demeurait un mystère pour Charlotte et James. C'était effrayant à l'intérieur, l'air y manquait et l'endroit exhalait une odeur de bois et de vernis. Ann y laissait parfois des plumeaux et des balais, si bien que dans le noir, si l'on n'y prenait garde, il arrivait de les faire chuter. La porte du cabinet secret était dissimulée, ingénieusement placée derrière l'une des bibliothèques. Elle s'ouvrait grâce à un ressort caché au dos d'un faux livre – *Les Champignons des îles Britanniques, vol. II*. Le dos factice était en cuir délabré de couleur bordeaux, abîmé par le toucher d'innombrables mains. Si l'on ne savait pas de quel volume il s'agissait, on aurait pu ne jamais le trouver. De l'intérieur du cabinet secret, il n'y avait aucun moyen de ressortir.

L'épreuve était remportée si l'on ne criait pas à l'aide. Lorsque la porte était fermée, elle se trouvait si près de votre visage qu'il paraissait difficile de respirer. Il n'y avait pas de lumière. On avait l'impression que tout le monde à l'extérieur s'était volatilisé et que personne ne viendrait jamais vous libérer.

Ils ne se soumettaient pas souvent à cette épreuve, seulement lorsque la fascination de la porte devenait trop forte. C'était la meilleure épreuve de toutes, celle qui nous rendrait le plus courageux, disait Charlotte. Et c'était une bonne chose, parce qu'en surmontant suffisamment d'épreuves, on devenait adulte.

*

Un matin de juin, quand Charlotte avait neuf ans et demi et James cinq, celle-ci apporta une boîte de craies de couleur sur la terrasse et entreprit d'apprendre l'alphabet à son frère. Il le fallait parce que Miss Prince, leur dernière préceptrice en

date, était rentrée chez elle dans le Shropshire deux semaines plus tôt sans être parvenue à enseigner correctement à James aucune lettre de l'alphabet, hormis le S (qui, pour des raisons inexplicables, exerçait sur lui une étrange fascination).

La terrasse était pavée de grandes dalles qui chauffaient au soleil, si bien que les jours d'été les plus ensoleillés on avait plaisir à marcher dessus pieds nus. Charlotte prit un morceau de craie blanche et dessina un grand A sur l'une d'elles. Puis elle se déplaça légèrement, se baissa de nouveau, et dessina un B.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda James.

Charlotte leva la tête et écarta ses cheveux de devant ses yeux d'une main crayeuse. Celle-ci laissa une poudre blanche sur le haut de sa tête, lui donnant l'air de porter une perruque poudrée, comme une dame du siècle précédent.

— Il faut que tu apprennes l'alphabet, répondit-elle.

— Pourquoi ? demanda James en fixant le A d'un regard qui exprimait un vague souvenir de défiance.

Charlotte leva les yeux du F avec une grimace.

— Parce qu'il le faut. Qu'est-ce que tu ferais si, adulte, tu ne savais pas lire ? Les gens penseraient que tu es inculte.

Elle prononça *inculte* d'une manière désagréable qu'elle avait apprise de Miss Prince – appuyant sur le *culte* de sorte qu'il résonnait comme un coup de coude entre les côtes.

James se renfrogna.

— Je m'en fiche.

— Eh bien, Papa pense sans doute que tu sais déjà lire, dit Charlotte, puis elle dessina un N, plus grand qu'elle ne l'avait envisagé, tout en angles pointus, évoquant pour James un portail verrouillé.

Il l'observa en silence et cessa d'argumenter. Au bout d'un moment, il s'approcha de l'endroit où elle était agenouillée, sur la vingt-sixième dalle, et inspecta son dessin. Il était composé d'un trait angulaire courroucé, diagonale dont les coudes pointaient dans des directions opposées d'une manière hostile.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda James, en désignant la lettre du bout du pied.

— C'est Z, répondit Charlotte.

— On dirait la moitié d'un sablier.

— Eh bien, ce n'est pas cela.

Charlotte se releva et s'épousseta les mains.

— Et maintenant va te placer près de la fontaine.

James obéit. La fontaine, au centre de la terrasse, consistait en une vasque de pierre supportée par trois chérubins nus aux jambes couvertes de mousse, dont les visages affichaient un air de malveillance perplexe. L'un d'eux avait perdu son nez, et cette infortune, qui aurait dû éveiller en James de la pitié, le rendait à ses yeux encore plus détestable que les deux autres.

Charlotte était montée sur le muret de la terrasse et allait et venait.

— Quand je dis la lettre, tu dois aller te mettre dessus.

— Je ne peux pas. Je ne les connais pas.

— Il faut que tu les trouves. Quand tu les connaîtras toutes, tu auras gagné.

— Gagné quoi ?

— Une récompense.

— Quelle récompense ?

— Tu la découvriras quand tu auras gagné, répondit Charlotte, puis elle prit une inspiration et hurla : R !

C'était un cri formidable – ERRR ! –, comme celui d'un pirate à l'haleine pleine de rhum, des allumettes enflammées dans la barbe. (Ils avaient un livre sur les pirates que Charlotte lisait parfois à voix haute, mais pas le dimanche.)

James hésita. Les lignes de craie semblaient se confondre et se dérober quand il les regardait.

— Allez, dit Charlotte, et James s'avança à contrecœur en quête de la bonne lettre.

Ils restèrent dehors jusqu'à l'heure du déjeuner, puis de nouveau jusqu'au coucher du soleil, quand l'ombre des grands arbres du domaine s'étendait sur la pelouse en direction du manoir. James mit longtemps à apprendre, mais, même si Charlotte était souvent énervée, elle ne se mettait jamais en colère.

Elle ne mentait jamais non plus ; c'était l'une des choses plaisantes chez elle. Elle avait dit que James y arriverait, et au bout d'un certain temps sa prédiction s'avéra juste, les lettres s'étaient gravées dans l'esprit de James, comme les jours de la

semaine ou le son de son propre nom. Et il y eut une récompense, exactement comme elle l'avait dit : une souris en sucre, d'un blanc immaculé, avec un morceau de ficelle en guise de queue. James décida qu'elle s'appelait Aljijohn.

— Tu veux dire Algernon, déclara Charlotte.

Mais James secoua la tête.

— Aljijohn, répéta-t-il, et il emporta Aljijohn en haut et lui prépara un lit sur la commode, à l'aide d'une boîte d'allumettes vide et d'un mouchoir.

— Tu devrais la manger, suggéra Charlotte quand elle vit le lit d'Aljijohn. Sinon elle va se gâter.

James se renfrogna.

— C'est mon amie, répliqua-t-il.

Mais ce soir-là, il y avait du foie pour le dîner, et James alla se coucher plus affamé que d'habitude, si bien qu'au matin il ne restait plus rien d'Aljijohn, sinon un lugubre bout de ficelle et une boîte d'allumettes vide.

— Elle aurait voulu que tu la manges, lui dit Charlotte plus tard. C'était l'idée.

— Tu es sûre ? demanda James.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Mais je me sens terrible à l'intérieur, c'est comme une douleur. Je regrette d'avoir imaginé qu'elle était Aljijohn.

— Mais ce n'était qu'une invention, répliqua Charlotte.

L'année précédente, elle lui avait lu des passages d'un livre très ancien intitulé *Les Aventures du baron de Münchhausen*, et les illustrations avaient tellement effrayé James que Mrs Rowley l'avait confisqué. Il eut par la suite des cauchemars pendant trois nuits d'affilée. Charlotte savait déjà qu'une idée pouvait être pour lui aussi douloureuse qu'un hématome. Il avait des yeux gris qui laissaient entrevoir chacune de ses pensées, et parfois Charlotte s'inquiétait en songeant qu'un jour peut-être il souffrirait d'un mal qu'elle ne saurait empêcher.

*

Ainsi se déroulait leur vie, et à l'époque il semblait que rien ne devrait jamais changer. Tout ce qu'ils pouvaient voir était

qu'ils grandissaient. James avait alors six ans et savait grimper plus haut qu'avant ; il pouvait suivre Charlotte lorsqu'elle escaladait des murs ou des palissades. Mrs Rowley se mit à dire que l'on devrait l'envoyer à l'école, mais rien ne s'ensuivit.

Certains soirs, alors qu'ils étaient assis devant le feu de cheminée de la nursery, Charlotte apprenait à James à lire des mots de la même façon qu'on le lui avait appris dans son souvenir : à l'aide de petites phrases, prononçant chaque lettre au fur et à mesure, comme si elle testait du bout du pied des planches de bois pourri qui pourraient céder sous son poids. James aimait les rimes, aussi utilisaient-ils "la chatte assise sur la natte" et "la louve assise dans la douve". Au bout d'un certain temps, ils passèrent à "le poussin assis sur le coussin" et "le bélier assis dans le cellier", et, de là, James se mit à écrire pour lui-même – de petites histoires et des comptines, qui n'étaient souvent pas très bonnes. Mais il était encore jeune, et Charlotte essayait de se montrer encourageante.

— Tu pourrais écrire tout un livre, lui dit-elle. Quand tu seras grand. Et avoir une maison à Londres.

James répondit :

— Je veux vivre ici quand nous serons grands. Mais juste nous deux.

Le domaine devait appartenir à James quand ils seraient adultes. Ils l'avaient toujours su.

— Lis, ordonna-t-elle, désignant du doigt l'ardoise posée par terre entre eux.

Aiskew représentait toujours tout leur univers, bien sûr. Plus tard, elle ne se rappellerait pas avoir éprouvé d'insatisfaction à cet âge-là, même si elle savait, à l'époque déjà, qu'un jour elle aurait envie d'être ailleurs. Parfois, elle rêvait d'une vue qu'elle avait aperçue fugitivement d'une fenêtre de train – un paysage de landes sous un ciel gris.

Peu de temps après, une chose inattendue se produisit. Papa écrivit pour annoncer qu'au lieu d'envoyer une nouvelle préceptrice pour succéder à Miss Prince – comme tout le monde s'y attendait – il serait bientôt lui-même de retour dans le Yorkshire.

— Pourquoi revient-il ? demanda James, quand Mrs Rowley leur apprit la nouvelle au petit-déjeuner.

— Pourquoi pas ? rétorqua Mrs Rowley. Mange ton porridge.

— A-t-il envie de nous voir ? demanda Charlotte.

— Bien sûr, répondit Mrs Rowley d'un air courroucé, comme si la question de Charlotte était d'une certaine manière impertinente. Et il écrit qu'il a besoin de repos. Son médecin dit que sa santé n'est pas aussi bonne qu'elle le devrait.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? interrogea Charlotte. Est-ce qu'il est malade ?

— Il y a du hérisson dans le porridge, annonça soudain James, laissant tomber sa cuillère sur la table. Regardez !

Il pointa du doigt une glumelle d'avoine de couleur foncée.

— Arrête tes cochonneries, James, dit Mrs Rowley, ignorant l'accusation qu'il avait déjà formulée de nombreuses fois.

Elle rangea la lettre de Papa, empêchant toute occasion de poser d'autres questions.

L'après-midi où Papa était attendu, on envoya James et Charlotte au jardin pour qu'ils ne dérangent pas. Il y avait assez à faire pour préparer la maison sans avoir aussi à s'inquiéter d'eux, déclara Mrs Rowley. Ils devaient être de retour à quatre heures précises, pour se laver et s'habiller à temps et accueillir leur père.

Chassés de la maison comme des poules, ils déambulèrent sans but véritable dans les terres. D'une certaine manière, il était toujours moins amusant d'être dehors et de jouer quand on vous l'ordonnait.

Ils dépassèrent la roseraie (où Griswold leva les yeux de son travail et les dévisagea), puis le lac et le verger, pour parvenir aux massifs touffus de rhododendrons qui encerclaient les statues secrètes : une belle dame vêtue d'un simple foulard, un faon, un centurion (il devenait un peu moussu par endroits) et un gentilhomme d'un bleu métallique, revêtu d'un chapeau ressemblant à un saladier retourné, assis à califourchon sur une vache. Les statues étaient également des ajouts du cousin. De merveilleuses fêtes estivales étaient organisées dans les jardins à son époque ; ils accrochaient des lanternes de couleur

dans les arbres et dansaient dehors tandis que la pénombre s'installait. Parfois Charlotte et James trouvaient différentes reliques de ce temps-là : la moitié d'une coupe à champagne brisée, une carte à jouer que la pluie avait effacée.

Ils s'amuserent au milieu des statues pendant un moment et, lorsqu'ils se sentirent fatigués, ils s'assirent pour se reposer sur les marches à l'extérieur de la pergola, au bout de l'allée d'ifs. À l'intérieur, la pergola était envahie de chèvrefeuille et abritait une famille nombreuse d'araignées qui prenaient plaisir à tomber du plafond sans prévenir. Sur la marche la plus élevée, Charlotte avait essayé de graver son nom, mais, parvenue à *Cha*, elle avait renoncé, épuisée par l'effort.

Il devait être quatre heures et demie maintenant, pensa Charlotte, peut-être même plus. Papa était sans doute arrivé.

— Peut-être viendra-t-il nous chercher, dit-elle.

Elle se rappela un Noël très ancien, un jeu de cache-cache. Papa riait, la cherchant dans les endroits les plus loufoques, comme dans le secrétaire de Maman ou à l'intérieur d'un dé à coudre.

— Quelqu'un vient, annonça James en pointant du doigt droit devant, vers le bout du chemin d'ifs. Là.

C'était Mrs Rowley. Elle marchait d'un pas rapide, soulevant ses jupes pour éviter qu'elles ne touchent l'herbe humide.

— Vous voilà, dit-elle lorsqu'elle se trouva assez près pour être entendue. Je vous avais demandé d'être de retour à quatre heures.

— Pardon, répondit Charlotte. Nous avons oublié. Papa est-il arrivé ?

— Oui. Il est... Il est monté à l'étage.

— Pouvons-nous le voir ?

— Demain, peut-être, dit Mrs Rowley. Le médecin est avec lui pour le moment.

Elle avait l'air soucieux, songea Charlotte. Les sourcils froncés, mais sans colère.

— Est-ce qu'il va bien ? demanda-t-elle.

— Il a besoin de repos, répondit Mrs Rowley. Vous devrez être très silencieux quand vous serez à l'intérieur, les enfants, de sorte à ne pas le déranger.

Elle jeta un œil alentour, observant la pergola avec une mine évidente de désapprobation.

— Vous feriez bien de continuer à jouer dehors encore un petit moment, ajouta-t-elle. Rentrez avant la tombée de la nuit.

Elle leur jeta un dernier regard, plus sévère, puis fit volte-face et repartit en direction du manoir.

Ils ne virent pas Papa le lendemain, parce qu'il était trop malade pour recevoir des visites. Ils apprirent de la bouche de Mrs Rowley qu'il n'allait pas mieux. Il y avait un autre médecin avec lui maintenant – pas d'Aiskew, ni même venu de York, mais ayant parcouru toute la route depuis Londres. Cela devait être intéressant d'avoir une telle importance, pensa Charlotte – à l'instar d'un roi dans une pièce de théâtre. Elle entendit Mrs Rowley dire à Ann que, tout de même, Mrs Chickering devrait être présente, que quelqu'un de la famille devrait être là.

Le médecin ne partit pas et Papa ne descendit pas non plus. Mrs Rowley était de plus mauvaise humeur que d'habitude, et Ann se mit à regarder Charlotte et James d'un air étrange. Le temps se dégrada. Certains jours, il faisait trop froid et humide pour s'aventurer à l'extérieur. Dans la demeure, seules quelques pièces étaient autorisées : leurs chambres à coucher et la nursery, où ils mangeaient aussi la plupart de leurs repas désormais. Ils ne devaient pas courir ni élever la voix.

Au début, ils firent de leur mieux pour bien se comporter. Mais alors que la maison demeurait silencieuse et que Papa restait à l'étage, ils se mirent à enfreindre quelques interdits : descendre dans la salle de bal (complètement fermée à présent), sortir pour se rendre dans les étables. Personne ne sembla s'en apercevoir. Charlotte songea qu'il serait peut-être bien d'emmagasiner un peu plus de courage – de la même façon qu'il était possible de conserver un peu d'appétit si l'on savait qu'il y aurait plus tard du gâteau. Aussi organisèrent-ils de nouvelles épreuves.

Dans le verger, ils grimpèrent sur des branches plus élevées, marchèrent en équilibre sur l'étroit mur de briques rouges en

bordure. Puis, sur les terrains plus vastes, ils retournèrent des pierres et se forcèrent à attraper des araignées – et un jour, un crapaud qui s'était aventuré sur la terrasse.

Plus tard, ce serait l'un des souvenirs que Charlotte garderait clairement en mémoire : la peau marron, froide et verruqueuse de la créature, la sensation rugueuse de ses pattes palmées contre sa paume. Il était plus petit qu'elle ne se l'était imaginé, avec de grands yeux jaunes. Elle craignait qu'il ne la morde (est-ce que les crapauds étaient capables de mordre ?) mais il ne le fit pas. Il resta assis calmement, immobile et apeuré entre ses mains fermées tandis qu'elle le rapportait vers le lac. Lorsqu'elle le posa, il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre qu'il était libre et s'éloigner d'un bond.

Il pleuvait depuis trois jours quand ils retournèrent dans la bibliothèque. Personne ne les aperçut – les domestiques étaient occupés ailleurs, le médecin veillait Papa, Mrs Rowley s'était retirée dans sa chambre. Elle leur avait dit ce matin-là que Mrs Chickering arriverait finalement aujourd'hui, et même si l'un comme l'autre avaient du mal à la croire, la nouvelle eut pour effet d'inquiéter Charlotte et de la mettre mal à l'aise.

— Organisons une épreuve, dit-elle à James.

Même s'il n'y avait pas vraiment besoin de se cacher, ils s'introduisirent dans la bibliothèque comme des cambrioleurs, prenant plaisir au côté furtif de la chose. Seul résonnait le tic-tac de l'horloge au-dessus du manteau de la cheminée, un son faible et amical, à peine perceptible au bout d'un moment. Hormis cela, le silence régnait.

Charlotte songea à dire à James que descendre sans être vu constituait une épreuve suffisante, et qu'ils feraient peut-être mieux de remonter. Mais James s'était déjà dirigé vers le cabinet secret et, la main sur *Les Champignons des îles Britanniques, vol. II*, s'efforçait d'ouvrir la porte. Il pouvait se débrouiller tout seul, en règle générale, même si parfois il se perchait sur une pile de livres pour atteindre le ressort plus facilement.

Charlotte le poussa sur le côté, sans grande brutalité.

— Laisse-moi faire.

Ils ne se lassaient jamais d'observer une partie de la bibliothèque se détacher dans un soudain soubresaut puis s'ouvrir

en grand. Une fois, Charlotte avait appuyé sur le ressort avec trop de force et deux étagères de livres s'étaient effondrées. Ce jour-là, elle se montra très prudente.

— Tu veux y aller en premier, demanda-t-elle, ou est-ce que j'y vais ?

— Je peux ? dit James.

Il valait mieux y aller en premier – cela impliquait qu'on en aurait fini plus tôt.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Je refermerai la porte et compterai jusqu'à cent.

La porte était lourde et Charlotte avait beau être grande et forte pour son âge – Mrs Rowley s'était mise à la qualifier de "fille imposante", d'un ton très peu flatteur –, elle eut du mal à la fermer.

Une fois la chose faite, elle s'appuya contre la porte et appela James :

— Tout va bien ?

— Oui, répondit James avant d'éternuer. Vas-y, compte.

Elle comptait toujours d'une voix forte pour qu'il puisse savoir combien de temps il lui restait à attendre.

Elle en était à vingt lorsqu'elle entendit les pas. C'était Mrs Rowley – Charlotte connaissait suffisamment sa démarche. Elle était à l'extérieur et se hâtait. Tout en approchant, elle appela :

— Charlotte ? James ? Vous êtes là ?

Charlotte chercha des yeux un endroit pour se cacher, mais le temps pressait, Mrs Rowley avait déjà ouvert la porte de la bibliothèque.

Charlotte pensait qu'elle serait fâchée, mais à la place elle demanda seulement d'un ton brusque :

— Où est ton frère ?

— Je ne sais pas.

Mrs Rowley soupira puis saisit Charlotte par le poignet et dit :

— Bon, viens avec moi.

— Où...

— Ton père veut te voir.

Avant que Charlotte puisse dire un mot, Mrs Rowley la faisait sortir avec empressement de la bibliothèque.

La chambre de Papa était sombre et il en émanait une drôle d'odeur. Le médecin de Londres se tenait à côté du lit – il était assez jeune, avait les cheveux blonds et un visage osseux.

Papa était allongé et immobile. Charlotte avait le souvenir de quelqu'un de grand, aux épaules larges, infiniment fort. Mais à ce moment-là, il lui apparut maigre et brisé, et ses yeux – foncés comme les siens – étaient injectés de sang et fixaient le vide. Il respirait en haletant.

Il n'était pas en mesure de parler, expliqua Mrs Rowley, mais Charlotte pouvait lui prendre la main et lui parler, si elle n'élevait pas la voix.

Elle ne savait que dire. Finalement elle marmonna qu'elle lui souhaitait un prompt rétablissement, ainsi que James. Elle crut le voir tourner légèrement la tête à la mention du nom de James.

— Cela suffit, déclara Mrs Rowley. Ton père doit être fatigué. Tu peux l'embrasser.

Elle aurait préféré ne pas avoir à s'exécuter, mais il ne semblait pas y avoir d'autre choix. Il était brûlant et exhalait un mélange de sueur, de fièvre et d'aigreur. Elle aurait voulu se frotter la bouche après coup, la nettoyer de la maladie.

— Allez, maintenant, dit Mrs Rowley. Elle regarda le médecin qui haussa les épaules. Tu pourras peut-être le revoir demain...

Alors le médecin déclara soudain d'un ton tranchant :

— Emmenez l'enfant.

Le visage de Papa avait changé. Quelque chose de néfaste s'était produit, peut-être au moment où elle l'embrassait.

Le médecin se pencha au-dessus de Papa en fronçant les sourcils, et Mrs Rowley attrapa Charlotte par la main et la fit sortir. Elle referma la porte.

Charlotte fit volte-face et se mit à courir – le long du couloir, dans l'escalier, jusqu'à la bibliothèque. Mais elle marqua une pause à la porte : elle entendit des voix qui venaient de l'intérieur. C'était Ann, qui parlait à quelqu'un.

— ... essayer de l'épargner, disait-elle, et l'autre personne murmura une réponse.

L'étrangère avait une voix de vieille dame – il devait s'agir de Mrs Chickering, enfin arrivée.

Charlotte eut à peine le temps de s'esquiver avant qu'Ann ne sorte de la bibliothèque et se dirige vers la chambre de Papa. Charlotte espérait que Mrs Chickering suivrait Ann et monterait voir Papa, mais il n'en fut rien. À la place, Mrs Rowley entra à son tour dans la bibliothèque – suivie, peu de temps après, par le médecin. Il s'essuyait les mains. Elle pensa par la suite qu'elle avait peut-être imaginé ce détail, mais il était ancré dans sa mémoire – un homme grand, au visage fin, s'essuyant soigneusement les doigts à l'aide d'un mouchoir. Il entra et referma la porte derrière lui.

Les trois restèrent dans la bibliothèque presque une heure. Charlotte percevait des sons mais pas de mots. Elle attendit, dans le froid du couloir lambrissé et venteux.

Ils finirent par émerger et remontèrent ensemble à l'étage. Charlotte se précipita aussitôt à l'intérieur, se souciant à peine de savoir s'ils étaient ou non encore à portée de voix. La pièce n'avait pas changé. Elle courut en direction du cabinet secret et ouvrit la porte. James était assis là, le dos appuyé contre le mur, les yeux fermés.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle.

James ouvrit les yeux.

— Tu l'as vu ?

— Oui, répondit-elle.

Elle se rendit compte du mal qu'elle avait causé. Elle essaya de penser à des mots de réconfort.

— Il a prononcé ton nom.

Il la regarda sans parler.

— Je suis désolée.

Elle s'agenouilla, tenta de l'aider à se relever, mais il refusa son aide.

Ses doigts saignaient – il avait dû se débattre avec la porte, lutter contre le bois grossier et plein d'échardes.

— Nous aurions eu des ennuis s'ils t'avaient découvert ici, dit Charlotte.

Il leva la tête et la dévisagea tout en repliant les genoux contre sa poitrine, de sorte qu'il se retrouva recroquevillé, rappelant à Charlotte les cloportes qui vivaient dans les coins ombragés du jardin et se roulaient en boule quand on les délogait de leur bout de bois pourri.

— Je suis désolée, répéta-t-elle.

— Je te hais.

Elle ne savait pas quoi faire.

— Eh bien, finit-elle par dire, ce n'est pas la peine de réagir comme un bébé, en tout cas.

Elle se détesta d'avoir dit cela, et elle le détestait d'avoir réagi de la sorte, si bien qu'elle partit crânement en direction de sa chambre et s'allongea sur le lit, tremblante.

Ce fut plus tard qu'elle découvrit ce dont les adultes avaient parlé dans la bibliothèque. Dissimulé derrière les étagères, James avait dû entendre le médecin annoncer aux autres que Papa était mort.

Une souris mourut quelque part sous le plancher peu de jours avant l'enterrement. Rien ne sentait comme une souris morte, rien n'approchait cette odeur si insistante de pourriture. On alla chercher Griswold pour essayer de localiser le cadavre, mais en vain. Mrs Rowley avait déclaré qu'ils devraient simplement attendre que la puanteur parte d'elle-même. Les relents étaient particulièrement terribles dans la pièce où Papa reposait, mais ils ne voulaient pas déplacer ce dernier.

Mrs Chickering fut celle qui apprit à Charlotte et James la nouvelle de la mort de Papa. Quelques heures après son arrivée, on les accompagna dans la bibliothèque et on les présenta. Elle était mince, avait les cheveux blancs et gardait les lèvres pincées dans une position qui devait être très inconfortable. Peut-être n'en avait-elle plus conscience. Elle les inspecta tous deux en silence pendant un petit moment, puis elle leur dit que Papa était parti et qu'ils devraient dorénavant se montrer très sages.

Mrs Chickering avait peur d'un tas de choses, comme Charlotte le découvrit bientôt : peur du feu et des rats, peur que les domestiques ne soient malhonnêtes, peur que le dîner n'ait pas été correctement cuit. Elle craignait que l'on ait gâté les enfants, qu'ils soient tous deux très ignorants et que Charlotte ne soit devenue un garçon manqué. Elle ne mangeait jamais beaucoup aux repas, mais elle consommait des pastilles à la lavande presque constamment ; les effluves la suivaient partout.

Mrs Chickering déclara qu'il était hors de question que les enfants assistent aux funérailles. Si bien qu'ils restèrent dans la nursery le jour où Papa fut enterré – James devant le feu de cheminée, Charlotte l'observant, blottie dans un fauteuil. Elle avait envie de le rejoindre et de s'asseoir à côté de lui, mais craignait qu'il ne lui ordonne de partir. Aussi demeura-t-elle tranquillement installée, comme si tout allait toujours bien entre eux.

Dans les jours qui suivirent l'enterrement, les choses se mirent rapidement à changer. On allait envoyer James à l'école. L'argent deviendrait une question plus délicate désormais, apprit Charlotte. Ils devraient économiser. La propriété serait entièrement fermée. Charlotte irait habiter avec Mrs Chickering (et James, quand il ne serait pas à l'école) à East Lodge, dans le cottage qui se trouvait près du saut-de-loup, presque à l'extrémité du domaine. Tout cela était déjà de mauvais augure ; mais le pire était la froideur que James lui opposait toujours. Un après-midi où il pleuvait, la veille de son départ pour l'école, Charlotte le trouva dans la bibliothèque, en train d'écrire. La bibliothèque était la seule pièce qui n'ait pratiquement pas changé – dans toutes les autres, le mobilier avait déjà été emballé. Les meubles avaient laissé si peu de traces sur la poussière et le calme de la maison, songea Charlotte. Dans quelques jours, lorsqu'ils seraient tous partis, eux, les domestiques et Mrs Rowley, il ne demeurerait presque aucun signe de leur existence ici.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en regardant ce qu'écrivait James.

— Un récit.

Son écriture était toujours aussi terrible. Elle jeta un œil par-dessus son épaule et ne put déchiffrer aucun mot. Il garda la tête penchée sur son œuvre.

Quelque chose le peinait, le faisait souffrir intérieurement. C'était sa faute à elle, évidemment. Il devait être anxieux à l'idée de partir à l'école, mais il refusait d'en parler.

Elle aurait voulu encore lui dire qu'elle était désolée, mais elle le lui avait dit déjà tant de fois, et le moment était passé depuis longtemps.

Au lieu de quoi, elle dit :

— J'aurais aimé que tu ne partes pas.

Il garda le silence, ce qui était devenu typique. Au bout d'un moment, elle remonta pour finir de préparer ses affaires.

Le séjour de James à l'école sembla durer très longtemps. Pour des raisons d'économie et aussi de tradition, on l'envoya dans l'ancien établissement de Papa, une petite institution sans grande réputation académique. Il écrivait régulièrement à Mrs Chickering et Charlotte – des lettres consciencieuses, qu'il adressait aux deux.

Lorsqu'il se trouva enfin libéré pour les vacances, on envoya la calèche pour l'amener de la gare de York et Charlotte sortit de la maison pour l'accueillir. Elle traversa à pas lents le petit jardin d'East Lodge, puis suivit le sentier qui menait aux terres du domaine. Aucune lumière au loin ne parvenait du manoir. Toutes les pièces étaient désormais fermées. Certains des meubles, parmi les plus précieux, avaient été vendus. C'était comme si leur vie avait formé une ligne tracée au crayon sur une feuille de papier et qu'on les avait suivis avec une gomme, effaçant la ligne au fur et à mesure derrière eux. Charlotte avait toujours la clef des portes-fenêtres qui séparaient la terrasse de la bibliothèque. Parfois elle se rendait dans la demeure, mais seulement de jour et uniquement dans cette pièce. Peu à peu, ses pas commencèrent à se voir dans la poussière. Mrs Chickering disait qu'elle ne pourrait pas continuer longtemps à y aller ; tôt ou tard, ils devraient abandonner les lieux.

Il se mit à pleuvoir tandis que Charlotte avançait entre les arbres, longeant l'allée d'ifs et les statues, qui disparaîtraient bientôt entièrement dans les buissons. Elle appréciait l'air frais et le silence. Elle n'était pas certaine de ce que James lui dirait et, s'il ne pouvait pas lui pardonner maintenant, elle ne savait pas comment elle serait capable de supporter les mois et les années à venir, avec Mrs Chickering pour seule compagnie.

À la lisière des arbres, elle l'aperçut, un peu lointain, vêtu d'une écharpe contre l'humidité du soir. Le visage dissimulé par le brouillard, il ressemblait à quelqu'un d'autre, et pendant

une seconde elle eut peur. Mais c'était bien lui, et ils s'enlacèrent sans un mot sous les arbres sombres aux branches lourdes de pluie.

Elle avait craint qu'il ne soit devenu un étranger, mais c'était toujours lui – plus âgé et plus sérieux au bout de ces quelques mois seulement, arborant un air nouveau, comme sur ses gardes, mais il demeurait le même. Tandis qu'ils s'étreignaient, elle se rendit compte qu'il avait grandi. Elle ne le dépasserait plus longtemps en taille.

Elle décida que tout irait bien. Elle le rendrait heureux, et le souvenir de ce qu'elle lui avait fait l'aiderait à se montrer plus vigilante et aimante, de sorte que rien de mal ne lui arrive de nouveau.

Il regardait le manoir derrière lui, les fenêtres éteintes et dépourvues de rideaux. Elle n'aimait plus les lieux à la tombée de la nuit. Ils lui paraissaient trop lugubres.

— Nous ferions mieux de rentrer, suggéra-t-elle.

Elle fit demi-tour et, ensemble, ils marchèrent entre les arbres en direction d'East Lodge, le long des sentiers que tous deux connaissaient bien.

Était-ce ou n'était-ce pas Shakespeare ? James marqua une pause, plume à la main, et réfléchit. Il avait écrit un bon moment sans s'interrompre, mais le souvenir distant de mots dont il n'était pas l'auteur ne le laissait pas en paix. Il s'agissait probablement de Shakespeare. Lorsqu'une phrase évoquait Shakespeare, c'était en général de lui. Des mots qui venaient de *Jules César* – non, cela se passait en Angleterre, s'il se souvenait bien. Il y avait un bouffon, et quelqu'un avait été trahi ou assassiné, ou peut-être les deux. Ou bien s'agissait-il de *Timon d'Athènes*, après tout ?

C'était l'ultime semaine du dernier trimestre de James à Oxford, et presque l'été. Sa chambre à l'université se situait à un étage élevé, suffisamment haut pour pouvoir observer au crépuscule l'Isis en contrebas et apercevoir les canards, formes noires dérivant sur le miroitement sombre de l'eau. Malgré les avertissements de Mrs Chickering concernant les papillons de nuit, il avait pris l'habitude de dormir la fenêtre ouverte. Les nuits étaient délicieuses depuis quelques semaines, les cioux d'un bleu indigo limpide, et il appréciait l'air frais et agréable.

Les journées étaient moins plaisantes, pensait James. Trop chaudes pour se concentrer, suffisamment lourdes pour vous faire aimer l'automne. Il faisait inconfortablement chaud dans la galerie supérieure de la Radcliffe Camera ce jour-là.

Il regarda de nouveau sa feuille et continua de relire ce qu'il venait d'écrire. Un soudain dégoût l'envahit, une forme particulière de haine de soi qu'il n'éprouvait que lorsqu'il se confrontait à sa propre prose. C'était faible, tout ce qu'il avait

écrit. À ce rythme-là, l'article ne serait jamais fini. Il biffa le dernier paragraphe et se leva. Il se sentirait peut-être mieux avec un changement d'air.

En bas, à la porte de la bibliothèque, il hésita. L'endroit paraissait inexplicablement calme ce jour-là, personne ne semblait être présent, ni bibliothécaire ni gardien. Il aurait pu se diriger vers la sortie ou bien descendre l'escalier pour rejoindre l'étage inférieur de la Camera. Il avait passé la majorité de ses trois ans à Oxford à ne pas se sentir à sa place dans les grandes bibliothèques, craignant toujours de se montrer trop bruyant, de déranger les autres lecteurs, ou encore de s'égarer dans des endroits interdits, provoquant l'ire de l'un des bibliothécaires. Il n'avait jamais osé explorer les lieux librement. Ce jour-là, hardiment – c'était la fin du trimestre, après tout, la fin de tout –, il considéra qu'il pouvait s'y aventurer.

L'étage inférieur de la Camera était désert, pas un son, pas une voix humaine, rien que James et les livres. La lumière qui parvenait des fenêtres en arc suffisait pour permettre à James de déambuler entre les étagères, tout en appréciant l'odeur, le silence et la procession ordonnée de noms, certains connus, d'autres étranges, tous classés selon une disposition réfléchie.

Puis il s'arrêta. Cela n'avait rien à faire ici, certainement ? Un livre avait négligemment été posé sur le dessus d'une rangée de volumes, absolument pas à sa place : *Le Martyre de l'homme*, de William Winwood Reade. Il ne s'agissait même pas d'un volume de bibliothèque, mais d'une édition toute neuve, le titre doré toujours brillant sur la reliure en étoffe verte. Ce fut alors qu'il entendit, brisant le silence de la bibliothèque et le cours de ses pensées, un rire de femme.

Évidemment, James avait vu des femmes assister à des leçons de temps à autre. Il s'était rendu à Somerville College une fois pour prendre le thé avec la sœur d'une connaissance, une véritable Nouvelle Femme vêtue de vert eau de Nil, dont le grec surpassait le sien. Il n'y avait véritablement aucune raison d'être surpris d'entendre une voix de femme. Son rire, en outre, était plutôt charmant. Mais la douceur de ce rire lui conférait une qualité d'ordre assez privé, d'une sorte que James n'avait jamais entendue jusqu'alors. Il lui semblait

qu'une femme ne rirait de cette manière que seule – presque seule.

De nouveau des murmures – une autre voix maintenant, celle d'un homme –, encore des rires étouffés. Ils devaient se tenir très près l'un de l'autre pour s'entendre alors qu'ils parlaient si bas. Puis il perçut le son d'un baiser rapide. Ils se trouvaient de l'autre côté des étagères. S'ensuivit un bruit qui ressemblait à un froissement de plumes.

James entendit la femme avertir son compagnon :

— Mon chapeau.

Le rire persistait dans sa voix, et il imagina la femme assez nettement : blonde, très jeune, trop innocente pour se soucier des apparences.

— Ce serait vraiment dommage de l'abîmer, déclara l'homme – et alors il y eut un bruissement, comme si l'on dénouait des rubans.

— Voilà, dit l'homme.

— Vous êtes un expert, constata-t-elle sur un ton amusé. Peut-être devriez-vous renoncer à l'idée du droit et devenir la femme de chambre d'une dame à la place.

— Eh bien, si je pouvais être votre femme de chambre...

Un autre baiser. Il devait également être blond, pensa James, à peine plus âgé qu'elle, tous deux innocents, Daphnis et Chloé au milieu d'une austère forêt verdoyante de livres. Les amants, tels qu'il les avait vus sous différents noms et apparences, dans d'innombrables récits et chansons. Alors, c'était ainsi, songea James...

À cet instant, la jeune femme éternua et James sursauta, tandis que l'époque et le lieu lui revenaient. Demeurer où il se trouvait semblait hors de question. Mais il ferait sans doute du bruit s'il essayait de se déplacer. Il tenta de reculer d'un pas et entendit aussitôt le plancher craquer. Il s'arrêta brusquement, sentant qu'ils s'étaient aussi immobilisés de l'autre côté.

James se les représenta, leur rire soudain figé sur leurs visages, écoutant attentivement. Il ne pouvait donc s'agir d'un couple de fiancés, de deux amoureux engagés et sanctifiés.

— Qui est là ? demanda l'homme.

Il avait haussé la voix – sa confiance en lui était maintenant perceptible dans la façon dont il s’exprimait. Qui qu’il fût, il avait l’habitude de recevoir des réponses à ses questions.

James hésita mais garda le silence. Peut-être s’en iraient-ils.

— Vous feriez aussi bien de vous dévoiler, dit l’homme. On vous entend respirer.

Il n’y avait pas d’autre choix. James se retrouva, très lentement, à avancer et contourner les étagères.

Ils ne ressemblaient pas du tout à ce qu’il avait imaginé en les entendant, tous deux étaient légèrement plus âgés. La jeune femme était charmante : brune et plantureuse, le visage en forme de cœur et des lèvres un peu trop pulpeuses. James se rendit compte qu’il l’avait déjà vue. Elle était la fiancée de quelqu’un – on la lui avait signalée parce qu’elle avait de l’argent, ou bien un oncle qui était baronnet, ou qui prétendait à quelque autre distinction. S’il s’en souvenait correctement, elle s’appelait Miss Emily Richter. Dans une main, elle tenait un chapeau de confection délicate, qui ressemblait à une colombe blanche prise dans des rets de soie.

Son compagnon n’était pas son promis, James en avait la certitude. Il était à peu près de la taille de James et se tenait tel un prince camouflé, avec ce type de beauté qui défiait quiconque de détourner les yeux. Ses cheveux étaient d’un brun soyeux ; son regard mit immédiatement James mal à l’aise.

— Je suis terriblement désolé, dit James.

Il les vit échanger un coup d’œil qui trahissait de l’inquiétude – la situation était embarrassante, sinon intenable. Mais il y avait également de la complicité dans leurs yeux, ce qui renvoya James à sa solitude.

Et, au désespoir, il répéta :

— Je suis vraiment désolé. Je n’avais pas idée que vous vous trouviez ici...

La jeune femme prononça peut-être quelques mots – James eut la vague impression de l’entendre parler et de la voir étendre le bras –, mais il se détournait déjà, troublé et mal à l’aise, pressé de les quitter. Ses pas résonnaient bien trop fort sur le parquet. Il remonta l’escalier en spirale et retourna à son bureau, ses livres et ses feuilles. Il imagina le couple encore

derrière les étagères : soucieux d'une découverte évitée de justesse, ou bien peut-être riant de la gaucherie de James.

Son dernier paragraphe, résolument biffé, lui apparut soudain comme une raillerie :

~~L'idée qu'un acte immoral puisse ajouter de la profondeur à une œuvre témoigne sans doute d'une conception de l'art comme une chose suprêmement égoïste, or l'art ne devrait pas être égoïste — pas plus qu'il n'est véritablement altruiste. En effet, l'équilibre exquis des deux devrait convaincre quiconque de l'ordre divin de notre univers : l'artiste se délecte de la création, son public de la contemplation de la création — leurs intérêts sont unis. Il y a une harmonie, une réciprocité de bénéfices, très proches de l'amour.~~

Il avait eu tort plus tôt : l'ensemble était faible, pas seulement ce dernier paragraphe. Que savait-il de l'art, ou de n'importe quoi ? Il plia les feuilles et tenta de recommencer.

*

Ce soir-là, il se promena. Il dépassa le parc de Christ Church et s'arrêta au bord de la rivière pour déchirer son article en petits morceaux et les disperser dans l'eau, attirant une flopée de canards, qui prirent le papier pour des miettes de pain. Il pensa, avec une pointe de mélancolie : et maintenant quoi, qu'advient-il ?

Il s'était plu à Oxford, à sa manière. Il s'imaginait qu'il ne retiendrait que peu de ce qu'il avait appris, et pourtant ses études l'avaient rendu heureux. Il aimait respectueusement le latin, qui lui paraissait comme une langue composée de phrases prêtes à être démantelées et réassemblées ailleurs, éminemment pratique pour un peuple conquérant.

Il possédait un désir secret, cependant, une passion illicite : d'après la rumeur, l'université s'appêtait à offrir des cours de littérature anglaise. Lorsqu'il avait appris la nouvelle, il avait éprouvé un sentiment confus d'avoir raté une marche, parce que cela aurait dû être son destin, mais il avait atteint

l'échéance, la fin de ses études – si seulement sa naissance avait été mieux synchronisée.

Il continua de marcher et de songer, pensant aux inconnus dans la bibliothèque.

Ils étaient si pleins de vie. Ils habitaient ce lieu où les événements se produisaient, au centre vivant et vital des choses. Il réalisa à ce moment-là qu'il avait toujours existé à une légère distance de la réalité.

Un désir ardent de se lancer, de vivre avant qu'il ne soit trop tard l'étreignit alors. De manière sous-jacente se manifestait un souhait enfantin d'en remonter aux autres.

Et, bien sûr, il y avait une activité qu'il pouvait poursuivre – s'il en avait le courage.

Il lui était venu à l'esprit, assez jeune, qu'il n'y aurait rien de mieux que de passer sa vie à écrire. L'idée ne l'avait pas quitté, ni les mots, qui chantaient à ses oreilles la nuit, dans l'espace entre ses prières et les pensées délibérément vagues de douces étreintes qu'il formait pour s'endormir. Grâce à un petit legs reçu quelques années plus tôt, James possédait assez de liquidités pour vivre dans un confort relatif, sans la nécessité de poursuivre une carrière professionnelle. Charlotte, de son côté, avait suffisamment d'argent pour subvenir à ses propres besoins. Aussi lui était-il possible de continuer d'écrire, s'il le souhaitait. Et il pourrait vivre à Londres, où un écrivain se devait d'habiter et où tout se passait. Il deviendrait un *flâneur*, déambulant dans les rues, observant tout sans être vu. Ce soir-là, il consigna dans son carnet de notes : "L'Existence avec une capitale doit être vécue dans la Capitale", et ce sentiment lui plut.

Quelques jours plus tard, il s'installa pour rédiger sa dernière lettre d'Oxford adressée à Charlotte. Pour le moment, celle-ci demeurait avec Mrs Chickering dont la santé ne cessait de décliner. Il songea qu'elle s'était sans doute attendue à ce qu'il revienne à la maison, du moins au début. Mais – et James le justifia avec une grande circonspection dans sa lettre –, il était important qu'il vive seul au commencement de sa carrière. Il espérait qu'elle ne le trouverait pas égoïste. Il avait besoin de ce temps – une année, au moins – pour savoir s'il possédait un quelconque talent. Il lui envoyait un

paquet de livres, l'embrassait, et espérait que Mrs Chickering se sentait mieux. Charlotte répondit par retour de courrier :

Bien sûr je comprends, et je souhaite que tu aies les meilleurs débuts possibles à Londres. (Naturellement, notre tante continue de dire qu'elle ne voit pas pourquoi il faut que ce soit Londres et non pas un endroit plus proche, mais je suis certaine qu'elle se fera à l'idée.) Tu auras tant de choses pour t'occuper, avec tout ce à quoi s'emploient les jeunes hommes dans la capitale, et même si notre tante pouvait se passer de moi, je te gênerais, surtout dans les premiers temps. En outre, mon rosier est toujours dans un état critique ; je ne pourrais songer à l'abandonner aujourd'hui. Mais qu'envisages-tu pour le manoir ?

Ici, il cessa de lire, car il préférerait ne pas songer au manoir d'Aiskew pour le moment. La propriété lui appartenait, maintenant qu'il était majeur, et relevait de sa responsabilité. Quand il était enfant, devenir maître des lieux semblait merveilleux. À présent, cela ne représentait plus qu'une source d'incessantes demandes et de documents et chiffres rébarbatifs, liés en filigrane à un souvenir de lambris, d'obscurité et de froid. Le manoir avait besoin d'être rénové, puis vendu ou loué (le choix entre ces deux possibilités fournissait le sujet principal de ses conversations avec Mrs Chickering chaque fois qu'il retournait dans le Yorkshire). Plus il tardait à prendre des décisions, plus la situation devenait pressante, si bien que la simple mention des lieux, de la part de Charlotte ou de sa tante, suffisait à le démoraliser.

Il répondit à Charlotte en expliquant qu'il s'occuperait de la propriété en temps utile et qu'il était persuadé, dans l'intervalle, que tous les deux pouvaient s'en tirer sans le revenu supplémentaire.

Comme il s'y était attendu, Charlotte se montra compréhensive :

Je ne pense pas que différer la décision concernant le manoir portera vraiment à conséquence, quoique des travaux puissent devenir assez rapidement nécessaires. Je me suis promenée dans les jardins

aujourd'hui – notre chemin habituel, tu sais – et j'ai appuyé mon visage contre une fenêtre de la bibliothèque. Je me suis sentie un peu comme une revenante ou une voleuse, à scruter l'intérieur de la sorte. Je suis entrée pour prendre des livres et, tu seras content de l'apprendre, les volumes paraissent tous en bonne condition, même s'ils auraient vraiment besoin d'être entreposés ailleurs. La poussière est épouvantable, épaisse comme un tapis de velours.

Je t'envoie un présent pour t'aider dans ta voie vers la grandeur littéraire, la Vie de Carlyle de Froude. J'espère que tu ne l'as pas déjà lue. Je t'envoie également L'Art de la composition, qui, d'après ce que je comprends, constitue un guide très utile pour la poursuite d'une carrière d'écrivain. Tante dit que tu ne devrais pas te pencher lorsque tu lis ou écris, ou tes yeux s'engorgeront de sang. Et tu dois te montrer très prudent dans ton choix de logement, et toujours accorder une attention particulière aux canalisations. Elle connaissait un jeune homme prometteur qui, pour ne pas l'avoir fait, est décédé en conséquence.

Il relut la lettre de Charlotte dans le train vers Londres et sourit malgré sa nervosité. Cette démarche sans précédent le rendait maintenant anxieux, et il était quelque peu décontenancé par la rapidité avec laquelle tout avait changé. Il n'avait pas prévu de prendre une décision concernant sa vie et la voir se réaliser de manière si immédiate. Il avait emballé ses papiers et ses livres dans des boîtes, trouvé un logement – tout s'était passé plutôt plus facilement qu'il ne se l'était imaginé. Maintenant, il ne pouvait s'empêcher de regretter de ne pas avoir retardé ce choix et de n'être pas retourné d'abord dans le Yorkshire.

Sa nouvelle résidence ne se trouvait pas loin du quartier de Paddington, dans Wyndham Street, une rue décente et ordinaire. L'entreprise intimidante consistant à donner l'adresse au cocher et à lui demander d'attacher son bagage sur le toit de la calèche fut accomplie sans aucune difficulté. Plus rapidement qu'il ne s'y était attendu, il se retrouva installé dans ses appartements, sa propriétaire lui ayant confié une clef et récité un chapelet de règles concernant sa location, avant de le laisser en paix.

Son gîte était petit mais confortable, sans traces d'humidité, de suie ou de vermine. Sa logeuse connaissait Mrs Chickering de loin. James avait déploré ce lieu dans un premier temps ; il aurait souhaité se faire sa place à Londres sans s'endetter auprès de quiconque. Mais la connexion lui paraissait maintenant bienvenue : elle le rattachait à son passé, cet ancien monde où tout lui paraissait aisément compréhensible.

Lorsqu'il fut seul, il s'approcha de la fenêtre. Il s'appuya contre le rebord et regarda à travers la vitre. Au-dehors s'étendait Londres – moderne, commune et très affairée. La ville ne paraissait pas avoir remarqué son arrivée.

Il ne s'aventura pas loin de son logement pendant plusieurs jours, et durant tout ce temps il ne cessa de pleuvoir – même la pluie était sale, comme il le découvrit. Tout ici paraissait enfumé, légèrement avarié. Il se sentait bousculé et mal à l'aise. Son premier réflexe dès qu'il rentrait consistait toujours à se laver les mains. Plus tard, tandis que l'été s'estompait, le brouillard s'abattit et demeura en place pendant des jours. James observait Londres par la fenêtre et ne discernait rien d'autre que la lumière souillée des réverbères, et c'était comme si la ville se dissimulait, jouant au chat et à la souris avec lui. Alors il fermait les rideaux et restait à l'intérieur.

Il essaya de travailler. Son dernier effort littéraire, *Déméter*, ne progressait pas bien. Il s'agissait d'une tentative de combiner une évocation de l'Hadès et une description de Londres (une idée empruntée, voire volée, comme il en convenait lui-même, aux illustrations de la ville par Doré et à la "capitale infâme" de Baudelaire). Ayant œuvré à son projet pendant plusieurs semaines, il succomba à un instant de faiblesse et soumit un extrait à la revue *The Spirit Lamp*. Après coup, il éprouva d'épouvantables regrets et lorsque son texte se vit promptement rejeté, il rangea l'intégralité du poème dans un tiroir et ne put reposer les yeux dessus pendant un bon moment.

Il n'avait pas montré son travail à quelqu'un depuis si longtemps que sa réaction à cet échec le prit par surprise – un sentiment embarrassant de s'être exposé et de dégoût de soi. Il s'était attendu à quelques rejets initiaux, et avait pensé qu'il

écarterait ces petites piqûres d'estime d'un sourire narquois et d'un haussement d'épaules. Il se décevait.

Peu de temps après, il connut une autre déconvenue inattendue : sa logeuse lui annonça qu'elle vendrait bientôt la maison et partirait au Canada vivre avec sa fille mariée. Mis en demeure de trouver rapidement un nouveau gîte, James rencontra aussitôt des problèmes. Les logements convenables étaient hors de prix, et ceux qu'il pouvait se permettre étaient miteux – voire, à une ou deux reprises, à peine salubres.

Un soir, après avoir visité l'un de ces logements douteux – un endroit dans le quartier d'Islington où de la moisissure poussait sur les murs, plus lugubre que ce que James aurait jamais pu imaginer pour une habitation humaine –, il rentra et trouva une lettre de Charlotte :

J'espère que la quête d'un nouveau logement ne se montre pas trop ardue et que la ville est telle que tu l'avais anticipée. Je suppose qu'elle brille, surtout la nuit – à la grande différence de la pénombre absolue de la campagne, comme ici. Je crois que le changement serait difficile pour moi, après Oxford, mais, bien sûr, palpitant également. Tu as dit que tu te sentais un peu oppressé par la foule au début, mais je crois que c'est naturel – et tu es très sensible à ton environnement. Tu t'y habitueras complètement au bout de quelques semaines. Peut-être que si tu te promenais et observais les gens, ce serait plus facile ? Va aussi voir les attractions – si tu ne considères pas comme au-dessous de ta dignité de visiter la Tour de Londres derrière un essaim d'écolières venues de la campagne pour une sortie touristique.

La lettre tombait à point (comme les lettres de Charlotte en général). James la lut et la relut, d'abord réjoui et irrité à parts égales, puis finalement résolu à suivre son avis. Angoissé par la foule et la circulation, il avait battu le pavé jusqu'à en avoir mal aux pieds, le souffle court à cause de la fumée qui montait du métro souterrain, mais il n'avait jamais pris le temps de s'arrêter et d'observer. Comme Charlotte l'avait probablement deviné, d'autres soucis le préoccupaient. La poésie le rendait pataud – absorbé dans ses pensées, il s'était heurté à

plusieurs personnes par accident, avait tourné dans les mauvaises rues et raté beaucoup de choses. Dorénavant il essaierait de se comporter différemment.

Il habitait assez près d'Oxford Street pour y aller. Il marcherait tranquillement, se promènerait peut-être dans Hyde Park. Il ne s'était pas encore rendu à la rivière Serpentine, et apprécierait certainement la vue de l'eau.

À six heures, Oxford Street s'avérait animée et ne manquait pas d'attractions à regarder. S'étant arrêté pour jeter un œil à une exposition d'aquarelles dans une vitrine, James se retrouva soudain projeté en avant par un homme qui, un portemanteau enveloppé de papier marron posé sur l'épaule comme un fusil, lui avait donné un coup de coude en passant. Le fugace contact, brusque et impersonnel, le contraria malgré lui. Il avait l'impression d'une certaine manière que la ville elle-même s'était exprimée et l'avait repoussé. Ce vaste lieu, avec ses foules mouvantes et piétinantes, resterait toujours un mystère pour lui. Ses espérances joviales maintenant l'embarrassaient. Il n'y entendait rien. L'on pouvait peut-être disséquer l'âme humaine, éclairer ses mécanismes et ses désirs, mais comprendre Londres ? C'était certainement impossible.

Il revint sur ses pas, considérant l'expérience comme un échec.

Il se trouvait au coin de Portman Street lorsqu'il se rendit compte que quelqu'un criait son nom, une personne qui agitait la main de l'autre côté de la rue. Il s'agissait de Geoffrey Margoyle, dont James se souvenait d'Oxford. Margoyle était plus âgé que James, fort en gueule et ambitieux, avec une forte propension à dispenser de bons conseils. Il avait quitté Oxford un an plus tôt, et James l'avait presque oublié.

Il lui faisait signe de la main à présent ; James ne pouvait guère feindre de ne pas le voir. Il attendit donc que Margoyle traverse la rue précipitamment, évitant les voitures avec agilité (combien de mois à Londres faudrait-il à James pour y parvenir ?).

— Norbury ! s'exclama-t-il dès qu'il se trouva à portée de voix. Comment vas-tu ?

À la grande surprise de James, Margoyle s'avéra être une bénédiction, à sa manière : après avoir décrit en détail à James sa carrière florissante au Bureau des Affaires étrangères, il ajouta qu'il détenait la parfaite solution aux problèmes de James. Il connaissait un excellent congénère qui cherchait quelqu'un pour partager son très agréable logement. Il s'était brusquement retrouvé dans une situation précaire, due à une malheureuse conjonction de dettes pressantes, de subsides annulés et d'une dispute de famille (Margoyle savait que James garderait cette information pour lui), et, en fait, James l'avait probablement rencontré à Oxford : Christopher Paige. Il se rappelait certainement... ?

— Paige ? répéta James. Ah.

— Tu ne te souviens pas de lui ?

— Est-ce qu'il étudiait à Corpus ?

— À Magdalen. Est-ce que tu as l'impression d'avoir jamais fait quelque chose d'utile à Oxford ?

— Je nourrissais parfois les canards.

Margoyle ignora cette remarque.

— Quoi qu'il en soit, je vous présenterai. C'est un chic type, tu verras.

— Je te remercie, Margoyle, mais je ne suis pas certain de...

— Ne sois pas ridicule, répliqua Margoyle, comme si cela réglait la question. Tu peux le rencontrer à mon club demain après-midi. Trois heures. Arrive à l'heure, si tu peux.

Il sortit sa montre.

— Il faut que j'y aille maintenant.

Il ne tint pas compte des protestations que James continuait d'émettre et partit avec aplomb, laissant James plutôt plus triste et perplexe qu'auparavant.

Le club de Margoyle était un établissement ancien et imposant situé sur Pall Mall, luxueusement enveloppé dans un lourd silence. À l'intérieur, l'on avait du mal à imaginer le bruit des rues, à juste un ou deux mètres. Margoyle, qui aimait maîtriser les situations, paraissait d'humeur joviale. James se sentait mal à l'aise. Il se trouvait assis en face de Margoyle, contraint

d'écouter une très longue histoire (concernant le jour où le père de Margoyle avait rencontré le général Gordon dans un train, et les propos que le père de Margoyle avait tenus au général Gordon, et les réponses du même général Gordon), lorsque la porte s'ouvrit et qu'un homme, haletant, marqua une pause sur le seuil. James le reconnut aussitôt – les mêmes yeux foncés et la même beauté désinvolte. Il avait l'air extrêmement amusé, ce qui, comme James l'apprendrait plus tard, lui était habituel.

— Paige, dit Margoyle, d'un ton à la fois cordial et réprobateur. Nous avons presque perdu espoir.

— Eh bien, je peux t'expliquer, répondit Paige.

Il détourna son regard de Margoyle pour le poser sur James et cilla.

— Ah.

James le fixait, assez décontenancé. Il se souvint du livre *Le Martyre de l'homme*, de la douce pénombre de la bibliothèque et de l'odeur de poussière et de sueur.

Les choses auraient pu, à ce moment-là, prendre d'innombrables tournures. James aurait sans doute dû feindre de ne pas reconnaître Paige du tout. Au lieu de quoi, il déclara avec incrédulité :

— C'est vous.

— Oui, acquiesça Paige.

— Vous vous êtes déjà rencontrés ? demanda Margoyle.

Paige dévisagea James.

— Nous n'avons jamais été présentés, n'est-ce pas, Mr... ?

— Norbury.

James aperçut la bouche de Paige se tordre et s'imagina que celui-ci s'efforçait de réprimer sa fureur. Puis il comprit qu'il ne s'agissait pas du tout de cela, mais d'étouffer un éclat de rire, ce qui le perturba plus qu'une hostilité franche ne l'aurait fait.

— À la vérité, ajouta James d'un ton désespéré, je pense que je devrais reconsidérer... pour le logement, je veux dire. Je suis désolé pour le désagrément, mais...

— Reconsidérer ? répéta froidement Margoyle.

— Oui, je... je viens de songer, je sais que j'aurais dû le mentionner plus tôt, mais j'envisage probablement de retourner bientôt à la campagne, et je ne voudrais pas...

Margoyle continuait de le regarder d'une mine ouvertement désapprobatrice. Cependant, Paige sourit de nouveau et s'assit dans le fauteuil le plus proche de James.

— Balivernes, déclara-t-il.

James ne répliqua pas. Il s'était soudain rendu compte de l'incroyable prestance de Paige, sa manière de dire "balivernes" comme si le destin ne pouvait possiblement avoir l'audace de ne pas respecter ses désirs.

— Venez voir les lieux, au moins, ajouta-t-il. Vous changerez d'avis quand vous aurez visité l'endroit. En outre, je suis la personne idéale avec qui le partager. N'est-ce pas, Margoyle ?

Margoyle eut un sourire sardonique – il semblait qu'il était devenu expert en la matière depuis qu'il avait quitté Oxford ; peut-être était-ce un enseignement délivré par le Bureau des Affaires étrangères.

— Tu serais bête de ne pas aller voir, dit-il à James. Tu paraissais si abattu tout à l'heure, parce que tu n'avais nulle part où loger.

Le fait était indiscutable. Sur ce, Margoyle partit pour un autre rendez-vous et James et Paige se rendirent ensemble sur les lieux.

Le logement se situait au 75 Egerton Gardens, non loin du musée d'Histoire naturelle, en face de l'Oratoire de Brompton, dans une rue bordée de hauts bâtiments rouges. James songea à Aiskew, aux fois où Charlotte et lui avaient ouvert une fenêtre au dernier étage de la maison et hurlé pour le simple plaisir d'entendre leurs cris et hululements résonner à travers le domaine. Il n'y aurait pas de cris ici. Même le bruit des sabots des chevaux paraissait différent, comme si ces derniers observaient un code de bonne conduite. Du trottoir, le ciel au-dessus d'eux semblait étrangement loin.

Les appartements appartenaient à une certaine Mrs Morris, expliqua Paige, une distante relation familiale qui, confrontée à des difficultés pécuniaires imprévues (un peu comme lui-même), se voyait dans l'obligation de louer des pièces de la maison après le décès de son mari. L'arrivée de Paige

et James la soulagerait considérablement, car laisser les premiers venus s'installer chez elle l'aurait sans doute mortifiée. James lui rendrait aussi un grand service s'il écourtait autant que possible la discussion concernant de délicates questions financières, tel que le loyer.

À l'intérieur, la maison était à l'évidence toujours endeuillée et paraissait bien trop majestueuse pour être répartie entre des locataires. Mais elle semblait aussi un peu plus vide que ce à quoi l'on aurait pu s'attendre. Il y avait des espaces vacants sur les murs et les étagères, des marques sur le tapis où des meubles avaient dû un jour être placés. James soupçonna que Mrs Morris avait été forcée de se séparer de certains trésors domestiques pour régler les dettes de son mari.

Mrs Morris les accueillit au salon. À l'instar de sa maison, elle paraissait très respectable et plutôt triste. Elle avait les cheveux blancs, mais elle était plus jeune que ce que James avait imaginé, une dame délicate toujours en deuil, à moitié engloutie dans de la bombazine et du crêpe.

— J'ai préparé le deuxième étage, dit-elle. J'espère qu'il vous conviendra à tous les deux.

— J'en suis persuadé, répondit James, se sentant presque intolérablement navré pour elle, sa lugubre maison et ses gestes nerveux et tremblotants. Il était impossible de ne pas prendre les appartements, maintenant.

Elle les conduisit au deuxième étage, dont ils auraient l'usage exclusif. Ils posséderaient chacun une chambre, et un salon à partager entre eux. Les quartiers de Mrs Morris se trouvaient à l'étage au-dessus, sous les chambres des domestiques.

Les pièces étaient louées meublées, ce qui n'empêcha pas Paige d'altérer autant que possible leur apparence. Il remplaça tous les tableaux par des œuvres de son choix, dont une peinture de son cru : un grand tournesol livide, qui dardait son regard furieux sur le salon. Il y avait aussi deux vases, bleu et blanc, et un paravent japonais qui, où qu'il fût, gênait constamment leurs mouvements.

Les fleurs constituaient ce qu'il préférait — toujours sélectionnées avec un goût exquis, même si leur arrangement laissait souvent à désirer. Paige aimait particulièrement les tulipes et

les conservait pendant des jours, laissant les pétales se détacher et les tiges s'étaler en méandres sur la table tels de minces serpents verts.

Ce dernier n'expliqua jamais pourquoi il avait choisi de partager son logement avec James. Au début, James émit la vague hypothèse qu'il s'agissait de le garder à l'œil, au cas où il serait du type à faire courir des rumeurs et causer des ennuis. Plus vraisemblablement, il s'agissait d'une simple question de commodité : l'appartement était disponible, et James s'était trouvé là. Quant à James, il se disait qu'observer une personne du type de Paige présentait des avantages. D'un point de vue littéraire, il constituait un matériau brut de valeur.

Bien que dans les premiers temps James ne le vît guère. Paige, habituellement, sortait ou bien dormait pendant la journée, et leurs conversations avaient en général lieu après la tombée de la nuit. Paige rentrait à une heure indue, et trouvait James encore éveillé, en train d'écrire dans le salon, occupé à *Gondoline*, sa nouvelle œuvre poétique.

Parfois les amis de Paige l'accompagnaient. Les deux personnes qui venaient chez eux le plus régulièrement s'appelaient Soames et Bleasdale, de jeunes hommes bruyants et fatigants, très dans le vent, s'adonnant fréquemment à un humour puéril. Si l'un d'entre eux avait une profession, rien ne le prouva jamais à James. Ils rentraient avec Paige à la fin de nuits de débauche et passaient des heures au salon, à boire et fumer dans la cheminée (s'astreignant à ne pas fâcher Mrs Morris qui abhorrait l'odeur du tabac). Souvent, ils ne parlaient pas avant le matin – une fois, ils avaient terrorisé la femme de chambre en la surprenant tandis qu'elle montait à l'étage pour nettoyer les grilles du foyer. Ils appelaient James "Jimmy", faisaient des calembours ridicules sur son patronyme et feignaient de croire qu'en tant que poète il devait sûrement mener une vie d'intrigues et de dépravation. Après quelques rencontres pénibles, James se mit à les éviter. Chaque fois qu'il entendait leurs pas dans l'escalier, il rassemblait son travail et se retirait dans sa chambre. Mais quand Paige rentrait seul, James restait, parce que le bureau dans le salon était bien plus grand que celui de sa chambre et qu'il avait tout autant que Paige le droit de se trouver là.

Paige ne titubait jamais, même lorsqu'il était saoul. Pas même ce soir de la fin septembre, peu de temps après l'emménagement de James à Egerton Gardens, quand il rentra ivre, trempé jusqu'aux os, vêtu d'un pourpoint, d'une culotte très mal en point et d'une longue cape maculée de boue. James – plongé dans une négociation métrique empoisonnante – avait sursauté et levé les yeux pour voir ce qui causait ce raffut. Il cilla, observant avec étonnement le piteux état de Paige et son étrange costume.

— Ne ris pas, dit Paige.

— Je n'en avais pas l'intention.

— Bien sûr que si. Tu es un terrible menteur, tu sais. Le cocher ne s'est pas privé de faire des commentaires, je peux te le dire. Et c'était avant que nous n'ayons plus d'argent.

Il referma doucement la porte, avec une concentration presque comique, puis pivota pour regarder James d'un air extrêmement las.

— Est-ce qu'il y a du thé ? demanda-t-il.

— Pardon ?

— Du thé, répéta Paige, en s'appliquant pour prononcer clairement. Il y en a ?

La femme de chambre dormait probablement depuis plusieurs heures, comme Paige le savait sans doute très bien. James regarda brièvement autour de lui, puis répondit :

— Non.

Paige poussa un soupir et semblait si fatigué et mécontent que James regretta de s'être montré brusque avec lui.

— Je pourrais t'en préparer, si tu veux, proposa-t-il.

— Vraiment ?

James avait l'habitude de se préparer son thé à Oxford et il avait apporté les ustensiles avec lui.

— Mais il n'y a pas de sucre, dit-il. Ni de lait.

— Ce n'est pas grave.

Paige s'assit et ferma les yeux.

— Fête chez Mrs... fête chez Mrs Quelque Chose. Bal, festin, faux tournoi, le tout moyenâgeux. Une époque pittoresque, d'après tout le monde. Nous devons tous y aller en costume... Mon Dieu, quelle nuit.

Il avait besoin d'un public, peut-être, parce que lorsque James ne répondit pas, il ajouta :

— Réellement, tu ne croirais pas ce qui s'est passé.

— Oh ? fit James. Que s'est-il passé ?

Et Paige s'installa plus confortablement sur le canapé et se mit à tout lui raconter.

*

Cela devint lentement une habitude entre eux. La nuit, parfois à une ou deux heures, ou plus tard, James levait les yeux de son travail pour s'apercevoir que Paige était rentré. Il avait pu se rendre au théâtre, ou dîner au Café Royal, ou être allé à un bal chez une dame de la haute société. Ou encore avoir passé la soirée en compagnie de dames moins influentes, quelque part dans le quartier de Charing Cross. Une fois, il s'était retrouvé sur une patinoire ; une autre fois, il était allé voir les restes de Bentham, embaumés et conservés à University College. ("Fatigué", répondit-il lorsque James lui demanda quel air avait eu le cadavre.) La vie pour Paige, pensa James, consistait à se promener dans une serre avec, à portée de main, tous les fruits et toutes les fleurs imaginables. Il parlait parfois de poursuivre des études de droit – un accord apparemment passé entre sa famille et lui –, mais assurément le temps manquait pour une telle entreprise, étant donné son mode d'existence.

— Bonne soirée ? demandait toujours James quand Paige rentrait, haussant les sourcils à la vue de son allure débraillée. Tu as l'air exténué, pouvait-il ajouter si Paige semblait particulièrement las.

— Oh, tais-toi, répliquait Paige – ou une réponse de cet ordre, peut-être une expression plus colorée ou bien moins distinctement articulée, selon la quantité d'alcool ingurgitée. Et pour l'amour de Dieu, prépare-moi du thé.

Puis il s'affaissait doucement dans un fauteuil et fermait les yeux, comme si, à l'instar du philosophe de l'Éclésiaste, il avait épuisé tous les plaisirs du monde et les avait trouvés insatisfaisants.

Alors James soupirait et leur préparait du thé dans l'âtre de la cheminée. Le temps que celui-ci fût prêt, Paige avait suffisamment retrouvé ses esprits pour parler. Ses récits portaient en général sur lui-même, ses amis ou sa famille. Paige avait un frère aîné, Eustace, raseur, et moralisateur de surcroît, ainsi qu'une sœur, Lydia, qui n'avait, déclarait gravement Paige, rien d'un gentleman. Elle pouvait se débarrasser d'un soupirant de manière si drastique que le pauvre homme n'était plus jamais le même par la suite. Plusieurs amis de Paige avaient été ses victimes. Pire encore, elle tenait un compte précis, et dépourvu de toute générosité, des dettes de Paige. Quand elle n'était pas prise par cela, elle s'occupait de la trésorerie de dizaines d'œuvres charitables – elle se montrait si diligente, en réalité, que Paige se demandait comment d'autres personnes charitables pouvaient encore trouver des marchandes d'allumettes maltraitées, de petits balayeurs de rue infirmes ou de jeunes femmes de bonne réputation délaissées nécessitant leur patronage.

Et puis il y avait la mère de Paige, qui s'était querellée avec lui sans aucune raison valable et qui, par différents affronts et remarques acerbes, avait obligé Paige à cesser de lui adresser la parole, sous peine de perdre toute estime de soi.

— Ce qui aurait été inenvisageable, dit Paige.

— Évidemment, répondit James.

Tout l'argent de la famille venait du côté de sa mère, expliqua Paige. Elle était devenue veuve à dix-huit ans, et son premier époux lui avait légué la totalité de sa fortune, de manière si bien ficelée que personne ne pouvait y toucher – ni sa famille, ni même son second mari. Voilà ce que l'on appelait de l'amour ! Le père de Paige était pauvre mais, appartenant à l'aristocratie, il pouvait se vanter d'un excellent pedigree, et, telle la jeune mendicante vis-à-vis du roi Cophetua, la mère de Paige lui avait tout simplement sauté dessus. Il aurait pu intervenir en faveur de Paige, ne fût-ce que pour contrarier son épouse, s'il n'était mort plusieurs années plus tôt.

— La boisson, et une maîtresse galloise, déclara Paige. Les deux ont fini par avoir raison de lui.

— Ah, fit James. Je suis navré.

Paige secoua la tête.

— Nous n'étions pas en bons termes. Nous ne nous estimions pas.

(Quelle étrange idée, pensa James plus tard, lorsque Paige était allé se coucher. De désapprouver son propre père, comme s'il s'agissait simplement de n'importe quelle personne au sujet de laquelle l'on pouvait former une opinion.)

Il y eut un soir, à la mi-octobre, où il avait commencé à pleuvoir alors que la nuit tombait. Il appréciait de se trouver à l'intérieur, avec les rideaux tirés et un feu de cheminée, et d'entendre l'orage gronder dehors. James se demanda quel plaisir Paige pouvait prendre à être sorti par ce temps et, dans le salon douillet, tandis que seuls les crépitements et le bruit léger de sa plume sur le papier interrompaient le silence, il avait éprouvé une grande satisfaction. Peu à peu, il s'était senti fatigué et avait sombré dans une agréable somnolence.

Il s'éveilla brusquement alors que de l'eau glacée gouttait sur son cou. Il bondit, jura et, levant la tête, il aperçut Paige qui tenait un parapluie dégoulinant au-dessus de lui.

— Tu dormais, dit gaiement ce dernier.

Son regard semblait légèrement perdu et son haleine sentait le vin éventé, le tabac et autre chose encore, une étrange odeur âcre que James ne parvenait pas à reconnaître. Où qu'il eût passé sa soirée, il semblait que l'orage n'avait aucunement gâché son humeur.

James baissa les yeux sur la page de *Gondoline* sur laquelle il travaillait – des gouttes d'eau la parsemaient, comme s'il avait pleuré sur son manuscrit.

— Regarde ce que tu as fait, dit-il. Espèce de...

— Pardon, pardon, répondit Paige. Puis, de façon inattendue, il se mit à rire.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu as bu de l'encre ?

— Quoi ? Bien sûr que non.

Mais James regarda ses mains. Elles exhibaient les habituelles taches noires, ces marques de l'écrivain dont il était plutôt fier. Il avait dû se frotter la bouche ou commencer à se ronger les ongles. Il pouvait en sentir le goût maintenant, une amertume d'encre noire. Il sortit son mouchoir et s'essuya la bouche.

— Non, dit Paige avec impatience. De l'autre côté.

Ce dernier jeta un œil aux pages de *Gondoline* encore humides sur le bureau.

— Qu'est-ce que tu écris, au fait ?

— Un poème.

— Je peux le lire ?

— Non.

James écarta les pages, méfiant devant la soudaine lueur dans les yeux de Paige et craignant que celui-ci ne se saisît de *Gondoline* de force.

— C'est si mauvais ?

— Je ne le saurai que quand j'aurai fini.

— Mais quel est le sujet ? Un thème grave – le déclin de la race, *o tempora o mores*, la destinée de l'Angleterre, la mort d'un grand homme, ce type de sujet ?

James sourit malgré lui.

— Pas vraiment, non.

(Il avait, en fait, tenté de composer une fois une oraison funèbre en vers pour Browning, mais, en désespoir de cause, avait abandonné.)

— Il y a... eh bien, il y a un vieil homme. Il apparaît à une cérémonie de baptême, des cicatrices marquent son visage flétri, et il insiste pour raconter son histoire avant que l'enfant ne soit baptisé.

— Qu'arrive-t-il ensuite ?

— Il raconte son histoire. Au sujet d'une jeune fille vertueuse retenue dans un manoir isolé. Quelque chose de terrible la poursuit, je crois.

Il avait souvent vu Gondoline en esprit ; parfois une jeune fille dans la rue la lui rappelait : l'ovale pâle de son visage, sa masse de cheveux sombres, la ligne noire et nette du ruban de velours autour de sa gorge. Elle avait de grands yeux marron et devrait endurer toutes sortes d'épreuves, la pauvre, avant que le poème ne se termine.

— Ce n'est pas un revenant qui la poursuit, si ? demanda Paige.

— Quel est le problème avec les revenants ?

— Trop vaporeux. On peut si facilement les traverser... où est le plaisir ?

— Eh bien, il ne s'agit pas d'un revenant. Du moins je ne le crois pas. Je ne suis pas encore arrivé à cette partie. Cela m'a pris les six dernières strophes pour juste décrire le vieil homme.

Paige lui adressa un sourire – un sourire franc, sans moquerie. James ne se souvenait pas qu'il lui eût jamais souri de la sorte auparavant.

Paige dit alors :

— Je suppose que cela a du sens. Les hommes âgés sont importants dans ce genre de poèmes, n'est-ce pas ? Les gens voudront savoir à quoi il ressemble, s'il a une barbe ou non, ce type de détails. Tu lui as donné une barbe, non ?

— Je ne pense pas.

— Eh bien, tu en mettras une, si tu suis mon conseil.

— J'en prends note, répondit James avant de se remettre au travail.

Lorsqu'il leva de nouveau les yeux, Paige s'était endormi, étalé dans son fauteuil comme s'il était déterminé à occuper le plus d'espace possible. Même saoul et inconscient, il s'arrangeait encore pour paraître amène. Au bout d'un moment, James retourna à son poème, relisant les derniers vers qu'il venait d'ajouter. Pas entièrement mauvais, décida-t-il, mais certainement pas bons. Il lui restait assez de temps pour l'améliorer, cependant. Demain était un autre jour. Il s'inclina contre le dos de sa chaise, brusquement content de lui et du monde – et de Paige également, qui souriait dans son sommeil.

James songea, fier et émerveillé : c'est mon ami. Il ne se rendait compte que maintenant à quel point sa vie avait été solitaire jusqu'alors.

Mais tandis qu'il regardait le feu, il éprouva aussi une gêne. Il n'était pas habitué à ce sentiment. Peut-être était-ce comme de se trouver dans une pièce mal éclairée : on y voyait assez bien, quand les yeux s'étaient accoutumés à la pénombre. Mais si une personne apportait une lampe, tout devenait soudain très lumineux, provoquant au début un certain désagrément. On pouvait même ressentir de la haine à l'égard de cette personne, pour être arrivée de manière si grossière et sans avertissement.

Et comme il était étrange, curieusement pervers, d'avoir peur du bonheur. C'était la crainte de mal s'y prendre, de perdre cet ami qu'il avait (par pure chance) réussi à trouver.

Il refusa de s'appesantir sur ces considérations. La pièce refroidissait, le feu allait bientôt s'éteindre, et il devenait morbide. Il devrait réveiller Paige, le laisser là toute la nuit ne serait pas gentil. Et puis il comptait bientôt aller se coucher, quoique pas tout de suite. Il resta assis encore un petit moment et regarda le feu mourir.

Ce fut un Noël londonien, plutôt par hasard. James avait eu l'intention de rentrer dans le Yorkshire, mais une mauvaise grippe l'avait trop affaibli pour voyager. Charlotte et Mrs Chickering étaient déçues de ne pas le voir, évidemment, et s'inquiétaient de le savoir malade et seul. Il leur répondit par courrier que la situation n'était pas du tout aussi mauvaise qu'elles se l'imaginaient, car Mrs Morris était là, lui faisant porter des traitements homéopathiques et des plats nourrissants, insistant pour que l'on fasse du feu, et ne cessant de demander s'il n'avait pas besoin d'une couverture supplémentaire.

Paige ne quitta pas Londres non plus. Il détestait la campagne et la chasse, expliqua-t-il à James, et il aimait la ville lorsqu'une partie de ses amis étaient partis ; il appréciait cette solitude. Il n'y avait absolument personne dans le parc.

Au début du mois de décembre, Paige avait parlé de passer Noël dans sa maison familiale à la campagne – la tradition voulait, apparemment, qu'ils retournent tous à l'ancien domicile, nonobstant le nombre de disputes qui avaient pu se produire au cours de l'année –, mais les jours passèrent et il n'en fit rien. James s'était gardé de mentionner le sujet.

Paige se montrait plus agité que d'habitude mais n'avait pas l'air autrement indisposé. Mrs Morris aimait l'avoir chez elle. Il prenait de temps en temps comme excuse le privilège d'un lien de sang pour lui apporter des fleurs ou d'autres petits gages de tendresse, qui créaient de joyeuses touches de couleur dans la maison endeuillée.